

“ révèle immédiatement et à la  
 “ fois aussi, l’homme, la nature  
 “ et Dieu. . . L’homme n’est pas  
 “ dans la conscience sans la na-  
 “ ture, ni la nature sans l’homme.  
 “ Le Dieu de la conscience, subs-  
 “ tance et cause, toujours sub-  
 “ stance et toujours cause, n’étant  
 “ substance qu’en tant que cau-  
 “ se et cause qu’en tant que  
 “ substance, c’est-à-dire, étant  
 “ cause absolue, un et plusieurs,  
 “ éternité et temps, espace et nom-  
 “ bre, principe, fin et milieu. . .  
 “ L’infini et fini tout ensemble,  
 “ c-à-d, à la fois, Dieu, nature  
 “ et humanité. En effet, si Dieu  
 “ n’est pas tout il n’est rien.

Tout se résume donc au signe  
 de croix de Mr. Cousin : au nom  
 de l’infini et du fini, et du rap-  
 port de l’infini et du fini. Ou  
 mieux encore, à la parole suprême  
 que le prêtre Indou, assis  
 dans une immobilité complète,  
 perdu dans la contemplation du  
 Grand Tout, prononce à chaque  
 instant : Oum ! Brahma seul est  
 existant : ni moi, ni rien de ce  
 qui est à moi n’existe.”

Le Panthéisme est donc le  
 même sur les bords du Gange,  
 dans les écoles de la docte Alle-  
 magne ou dans les chaires de  
 l’Université de Paris.

4. Cette doctrine monstrueuse  
 est plus communément répandue  
 qu’on ne serait tenté de le  
 croire. Il fut un temps où, en  
 Allemagne, toute la jeunesse  
 studieuse ne jurait que par Hé-  
 gel, le grand maître du Panthé-  
 isme. Cousin, Damiron, les Saint-  
 Simoniens ont été longtemps les  
 maîtres de la pensée dans les  
 écoles laïques de France. Toute  
 la littérature rationaliste était  
 saturée de panthéisme. Il n’y a  
 pas jusqu’à ce pauvre Lamarti-  
 ne qui, dans son Raphaël, n’ait

tenté de se faire le prophète de  
 cette religion commode. Depuis  
 quelques années, la littérature  
 rationaliste mêle un peu moins  
 le fini et l’infini, mais c’est uni-  
 quement parce que les principes  
 du panthéisme ont produit leurs  
 conséquences légitimes. En ef-  
 fet, pour être logiquement pan-  
 théiste, il faut faire table rase  
 de tous les principes et de tous  
 les faits qui sont la base et l’ob-  
 jet des pensées humaines. Tous  
 les hommes sont convaincus  
 qu’il y a dans le monde plusi-  
 eurs substances distinctes les  
 unes des autres ; qu’un homme  
 et une pierre ne sont pas iden-  
 tiques : quand je dis, moi, je suis,  
 je me pose instinctivement  
 sans pouvoir faire autrement,  
 comme distinct de tous les au-  
 tres individus. Nier cela, c’est  
 saper par la base tout l’édifice  
 de nos connaissances. Rien n’est  
 plus certain pour moi, que le moi  
 lui-même. Si je me trompe en  
 cela, il n’y a plus rien de cer-  
 tain, et ainsi le panthéisme qui  
 veut tout confondre dans un  
 seul être, me force à passer ma  
 vie intellectuelle dans les ré-  
 gions arides et désolantes du  
 doute universel. Aussi le scepti-  
 cisme absolu a-t-il été chez les  
 Grecs et les modernes le terme  
 fatal où ont abouti les panthéis-  
 tes.

Dire que Dieu n’est pas, mais  
 devient, se fait, ce qui est la der-  
 nière formule de cette erreur  
 que nous examinons, qu’est-ce  
 autre chose sinon l’athéisme ?  
 Dieu est tout au plus une *abs-  
 traction*, ou, comme disait Miche-  
 let, l’idée générale des peuples.  
 Dieu, ce sera notre pensée. Maté-  
 riel, disait cet énergumène, au  
 commencement des sociétés, le  
 culte de l’homme pour Dieu, c’est

le fétichisme. Dieu progressera  
 de pensée en pensée et de peuple  
 en peuple, jusqu’à ce qu’il par-  
 vienne à la perfection du Dieu  
 chrétien. Le panthéisme a pro-  
 duit de nos jours l’athéisme pour  
 dernière conséquence, et avec la  
 négation de Dieu, le plus gros-  
 sier matérialisme. Carl-Vogt,  
 Moleschott, Robin, Littré, Hux-  
 ley, Tyndal, procèdent en droi-  
 te ligne de la philosophie pan-  
 théistique. Les maîtres de la pen-  
 sée rationaliste en France, en  
 Allemagne, en Angleterre, en  
 sont rendus à dire qu’il n’y a  
 pas de vérité absolue, que ce  
 qu’on appelle esprit n’est que la  
 force de la matière : le pape a  
 donc énergiquement résumé le  
 symbole rationaliste quand il  
 condamne le panthéisme qui  
 aboutit à dire que Dieu est “ l’es-  
 prit confondu avec la matière, le  
 vrai avec le faux.”

Le panthéisme en niant la  
 multiplicité des existences et  
 des êtres, a voulu tout confon-  
 dre en un seul être. Par là mê-  
 me, dans l’ordre intellectuel, il  
 résume toutes les erreurs : il nie  
 Dieu qui n’est plus que la pen-  
 sée humaine ; il donne à la mati-  
 ère les qualités de l’esprit, c-à-d,  
 qu’il proclame le matérialisme ;  
 il n’y a dans l’univers qu’un  
 seul être et, au fond, c’est le moi,  
 qui ne relève que de lui-même  
 et ne peut logiquement se sou-  
 mettre qu’à sa raison ; il rejette  
 toutes les idées qui ont fait jus-  
 qu’ici le patrimoine de l’esprit hu-  
 main et nous laisse flottant dans  
 le vide du scepticisme. Voilà dans  
 l’ordre intellectuel, l’écueil fa-  
 tal où l’homme émancipé du joug  
 de la Foi est venu se briser. Voi-  
 là l’erreur effrayante que Pie IX  
 a condamnée dans la première  
 proposition du Syllabus. Dans